Le carnet de terrain chez les géographes

Roland Courtot, Michel Sivignon

▶ **To cite this version:**

Roland Courtot, Michel Sivignon. Le carnet de terrain chez les géographes. La Géographie : terre des Hommes, 2013, Zellidja, l'aventure des voyages par les carnets, 1546, pp.44-47. hal-02874562

HAL Id: hal-02874562
https://amu.hal.science/hal-02874562

Submitted on 19 Jun 2020

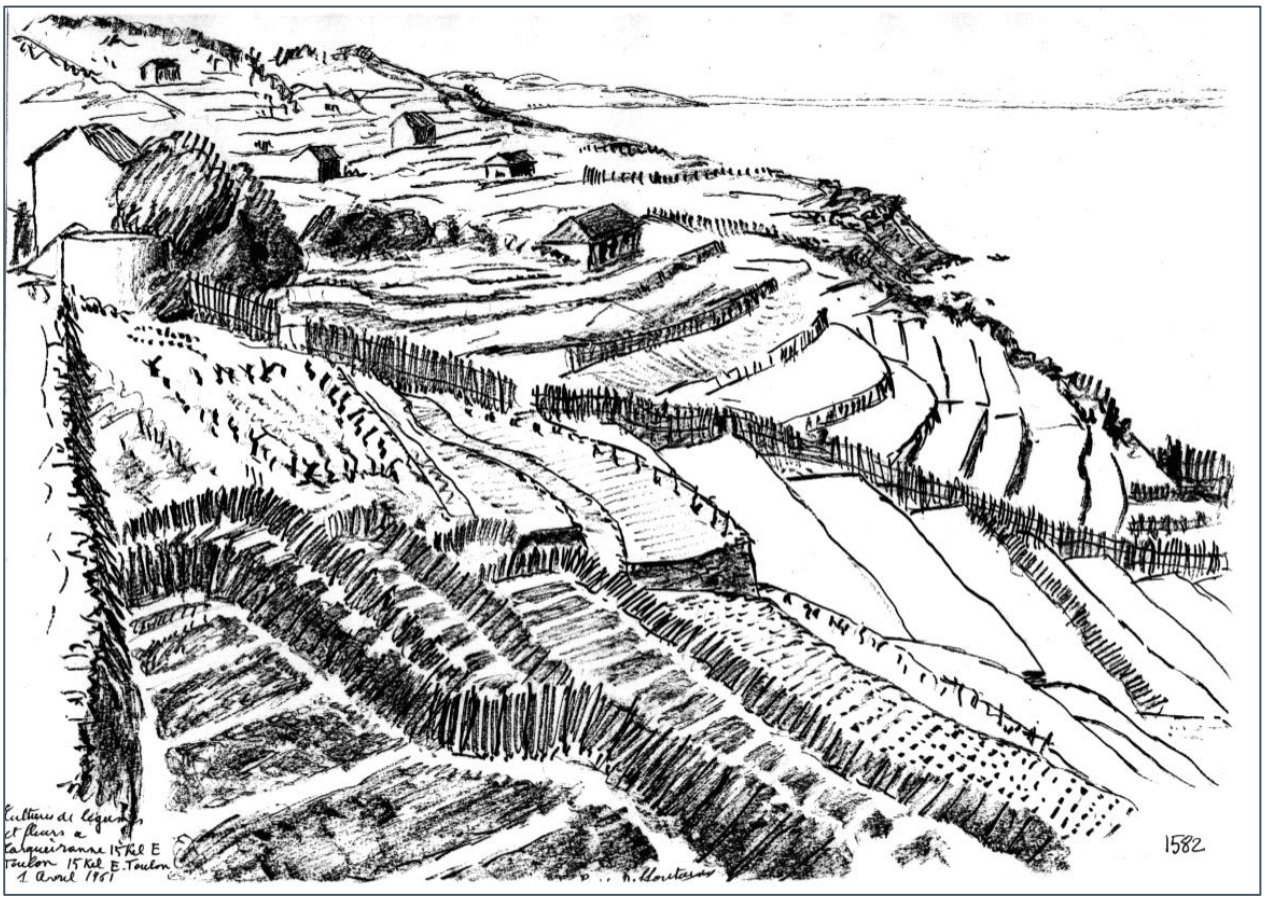
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le carnet de terrain chez les géographes

La Géographie, n°1546, Zellidja, l'aventure des voyages par les carnets, p. 44-47, Société de Géographie de Paris , 2013



Croquis de Pierre Deffontaines (*Cultures de légumes et fleurs à Carqueiranne 15 Kil E Toulon Toulon 1 avril 1961*) Bibliothèque de Catalogne, Barcelone

Par Roland Courtot, AMU-MMSH Aix-en-Provence et Michel Sivignon, université Paris-Ouest

Les géographes n'ont pas été les premiers à utiliser des carnets de terrain. C'est un « outil » ancien, dérivé des livres de bord des capitaines de bateau dans leurs navigations proches ou lointaines, des journaux des explorateurs,

missionnaires, militaires dans des terres inconnues, et des cahiers des savants et scientifiques en voyages de découverte.
Le dessin est roi avant l'invention de la photographie et surtout de l'appareil photo de maniement facile et peu encombrant. Toutes les expéditions scientifiques de découvertes jusque vers 1850 embarquent un dessinateur professionnel pour enregistrer sur le papier les « merveilles » découvertes, paysages « neufs », détails de la botanique,

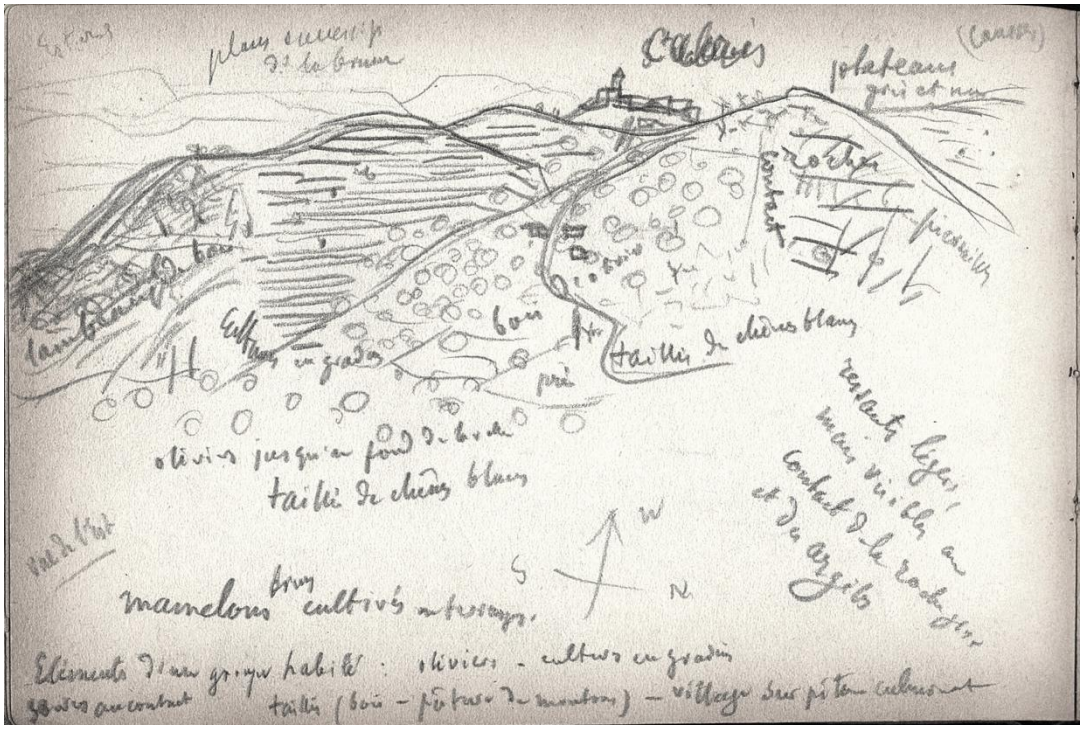


Fig.1 : Cabris et le rebord des Préalpes de Grasse, vus de la route de Saint-Vallier-de-Thiey, par Paul Vidal de la Blache (carnet n°26, p.53, avril 1907, Bibliothèque du Centre de Géographie, Institut de Géographie, Sorbonne, Paris)
Ce croquis panoramique légendé nomme les formes du relief et les types d'occupation du sol, permettant une première analyse du paysage.

de la zoologie, habitats et mœurs des populations autochtones. Ces dessins illustreront plus tard les publications qui suivront ces expéditions. La photographie prend ensuite et progressivement le relais sans toutefois éliminer le dessin. Certains maîtres en géographie, comme Emmanuel de Martonne, en font même une nécessité pour la pédagogie et la recherche et lui consacrent un enseignement particulier. Dans sa formation à la recherche, l'étudiant géographe n'a cependant pas été initié directement à l'utilisation d'un carnet de terrain, mais aux méthodes d'enquêtes et de dessin qui lui

permettent de le remplir. Les guides de l'étudiant en géographie en parlent peu, alors que tout étudiant en excursion, tout chercheur sur le terrain a eu ce carnet dans son sac ou dans sa poche. Cependant on trouvera dans *Le guide de l'étudiant en géographie* d'André Cholley (PUF, 1942,) une évocation de dessins dans une phrase qui concerne le compte-rendu d'excursion (page 149): « la rédaction effectuée dès le retour, rehaussée de croquis, de dessins panoramiques, constitue le meilleur entrainement à la description géographique. »

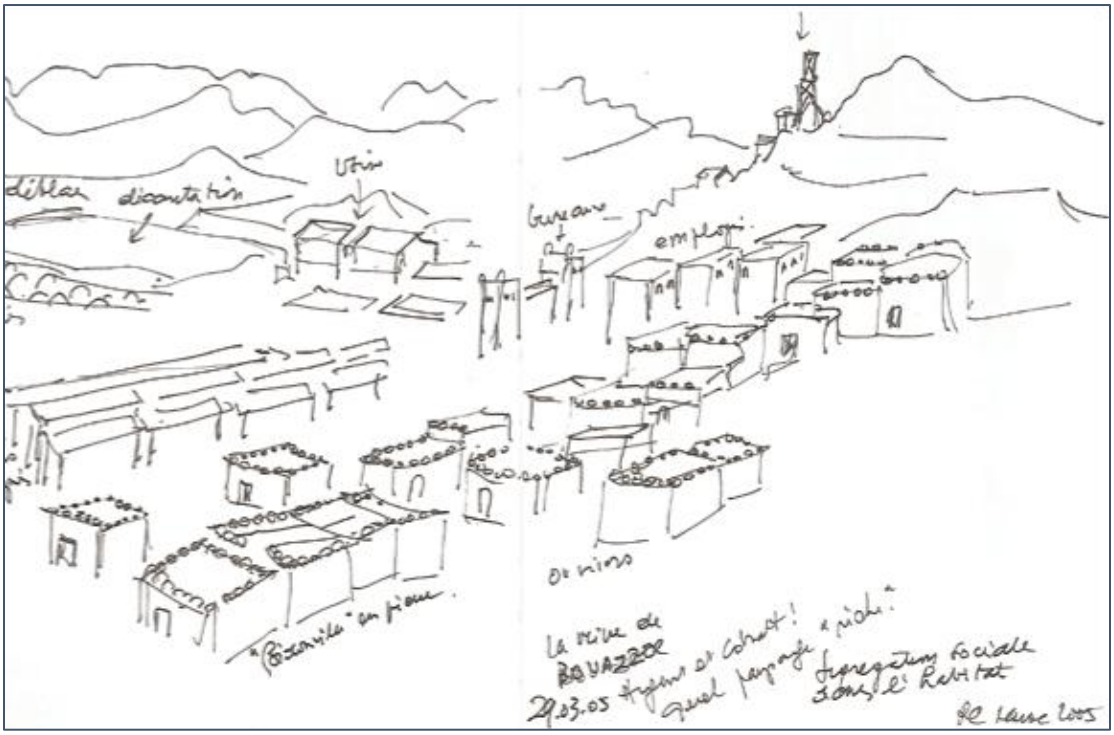


Fig.2 : La mine de Bou Azzer (province de Ouarzazate, Maroc) par Roland Courtot (carnet de terrain d'un voyage d'études de géographie rurale dans le Sud marocain, mars 2005) Le dessin enregistre les éléments industriels du site (la mine, l'usine, les déblais) et la ségrégation spatiale de l'habitat de la population vivant de l'activité minière (3 niveaux : collectifs de confort, « corons », masures de construction locale)

Ces indications montrent surtout que la pratique du croquis se limite pour beaucoup à un vœu pieux et qu'il s'agit plutôt de coupes topographiques ou géologiques, qui resteront longtemps la crainte des étudiants, en particulier des historiens. Le seul vrai guide du croquis est celui de Pierre Deffontaines,

qui a laissé l'œuvre graphique connue la plus abondante parmi les géographes français : *Petit guide du voyageur actif* (Presses de l'Ile de France, 1980).

Pendant longtemps, les carnets, enrichis ou non de croquis, n'ont pas soulevé un grand intérêt. A l'instar des historiens d'art qui en peinture s'intéressaient plus aux grandes œuvres qu'aux croquis et dessins qui les précédaient, les géographes s'attachaient aux thèses et aux ouvrages publiés et non aux outils mineurs de la recherche qui avaient servi à les engendrer. Cette situation a complètement changé avec le développement de la géographie culturelle et les interrogations qui ont été multipliées sur les objets de la recherche en géographie et sur ses méthodes de travail.

Au temps des bourses Zellidja, les géographes rédigent des carnets de recherche qui ne sont pas très éloignés de ceux que Vidal de la Blache a remplis lors de ses nombreux voyages en France et à l'étranger. Il a suivi une démarche qui partait de l'écrit, et l'a conduit au croquis analytique du paysage: ses carnets de terrain sont longtemps petits et couverts essentiellement de notes illustrées de quelques profils topographique destinés à nommer les reliefs et les lieux. Puis au tournant du siècle, il utilise des carnets plus grands au format paysage, et dessine des croquis panoramiques sur lesquels il enregistre les formes du relief et les types d'occupation du sol, prémices graphiques d'une analyse spatiale approfondie.

Le carnet de terrain tel que l'utilise Vidal de la Blache, et bien d'autres après lui, a-t-il encore un sens à l'ère de l'information numérique, et de son assistance pour les images, les textes et même le dessin ?

La situation des « carnets » a changé sur plusieurs plans :

Le rapport épistémologique au terrain n'est plus le même : pour Vidal les rapports entre l'homme et le milieu sont la préoccupation centrale. A sa suite, pour De Martonne, l'intérêt principal se situe dans la géographie physique et en particulier la géomorphologie. Beaucoup plus tard, à partir des années 1970, le développement de la géographie quantitative et de ses corollaires théoriques privilégie la recherche des logiques à l'œuvre qui sont celles des systèmes socio-spatiaux.

Les moyens techniques de la collecte de l'information ont été fondamentalement modifiés : le crayon et le papier (texte et dessin) sont « dévalorisés » par la nouvelle batterie des enregistrements audio visuels (photographie numérique, camera télévisuelle, mini camera, tablette...)

Le dessin comme enregistrement du « sensible » (par la recherche de l'esthétique graphique) est toujours possible, mais le géographe est-il le mieux placé pour cela ? sur ce plan, l'artiste est d'une autre force : les dessins, aquarelles et autres techniques mixtes réalisées par l'artiste catalan Miquel Barceló au cours de plusieurs séjours dans la falaise de Bandiagara (pays Dogon, Mali) en est un exemple éclatant*.

Le dessin du géographe est cependant toujours d'actualité (fig.2). La main qui dessine est le résultat d'une analyse et d'un choix. On en trouvera des exemples sur le site des cafés géo (cafe-geo.net, rubrique « le dessin du géographe »), où on peut voir que de jeunes doctorants ou docteurs en géographie continuent d'utiliser le dessin comme outil d'enregistrement d'une réalité géographique sur le terrain et comme moyen d'expression d'une sensibilité. Le recours au dessin constitue un éloge de la patience, de la lenteur et de la réflexion. Il est l'exact opposé d'un usage frénétique de l'appareil photo numérique, qui trop souvent se substitue au regard.

**Carnets d'Afrique*, en collaboration avec Patrick Mauriès, éditions Le Promeneur, Paris, 2003